intimidante : pour renouveler les études sur l'ensemble des langages de Rabelais, il a suffi à F. Rigolot d'un livre définitif de 186 pages élaboré à partir d'un mémoire de Ph.D. de 339 pages.

GUY DEMERSON, *Université de Clermont-Ferrand*

Thomas Hunkeler. *Le vif du sens. Corps et poésie selon Maurice Scève*. Coll. « Cahiers d'Humanisme et Renaissance ». Genève, Droz, 2003. P. 328.

La critique n'est guère habituée à entendre parler d'une « pensée du corps » chez Maurice Scève. Pour la plupart des exégètes de la *Délie*, en effet, que leur approche soit philosophique ou psychologique, le corps est un obstacle à franchir pour s'élever vers un idéal. Il suffit de citer rapidement trois exemples. Pour Jerry C. Nash, Scève invite le lecteur à revivre avec lui, dans la *Délie*, une lente et pénible ascension. L'obscurité de son langage n'est alors qu'une étape dans ce processus, une *via negativa* qu'il s'agit de dépasser pour atteindre la contemplation de l'ineffable (*The Love Aesthetics of Maurice Scève: Poetry and Struggle* [Cambridge University Press, 1991]). Cynthia Skenazi redonne, elle, une intentionnalité profondément chrétienne à l'approche néo-platonicienne : le poète puise chez saint Paul les éléments de sa conversion finale à la vie spirituelle (*Maurice Scève et la pensée chrétienne* [Droz, 1992]). Quant à la critique post-moderne, dont Nancy Frelick représente sans doute le versant le plus intéressant, l'obscurité légendaire de la *Délie* s'explique par la dérive incontournable des signifiants, eux-mêmes produits d'une névrose justiciable d'analyses lacaniennes (*Délie as Other: Towards a Poetics of Desire in Scève's Délie* [French Forum, 1994]).

Il faut donc saluer l'entreprise de Thomas Hunkeler qui va chercher chez les anatomistes (André Vésale) et les physiologues (Jean Fernel) du XVI^e siècle une riche documentation qu'une critique fixée sur la tradition philosophique et littéraire avait un peu oubliée. Jean Céard, certes, avait déjà montré que Scève était parfaitement au courant de la physiologie et de la psychologie de son temps (« Sens, cœur, raison, mémoire dans *Délie* », in *Lire Maurice Scève*, éd. F. Charpentier, *Cahiers Textuel* 33/44, 1987, p. 15–25). Thomas Hunkeler va plus loin et nous montre que, loin de paraître inutile, le détour par l'histoire de la médecine, en particulier la doctrine des « esprits » et des « humeurs », permet d'offrir un cadre scientifique dont la vraisemblance finit par s'imposer pour resituer la place du corps dans les œuvres de Scève et, par conséquent, le sens qu'il convient de leur attribuer. Ceci ne veut pas dire qu'il faille abandonner l'héritage pétrarquiste et néo-platonicien ; en fait, il convient d'en relire les textes fondateurs afin de mieux comprendre le rôle qu'y joue la pneumo-

fantasmologie et de dépasser l'opposition entre corps et âme à laquelle on réduit trop souvent leur influence sur la *Délie*.

L'ouvrage commence par la fameuse découverte de la tombe de Laure en 1533. La carrière littéraire de Scève s'ouvre avec une sépulture, un peu comme celle de Montaigne avec la mort de La Boétie. Le corps d'une morte devient « le support sur la base duquel le corps de l'œuvre se construit » (p. 23). On sait que Scève participa au concours de Ferrare et composa cinq blasons anatomiques en 1535–36 (le « Sourcil », la « Larme », le « Front », la « Gorge », et le « Souspir »). Deux chapitres sont donc consacrés à ces blasons qu'on peut rapprocher des tables anatomiques de l'époque (p. 81). Les connaissances physiologiques de Scève lui permettent de réinscrire le *corps vivant* dans son écriture. La place du néo-platonisme fait l'objet de deux autres chapitres où, après avoir rappelé le rôle-clé du *spiritus* dans la pensée de Ficin, l'auteur retrace les conditions dans lesquelles Scève, influencé par le stilnovisme, refuse une spiritualisation à outrance. L'argumentation est proche ici de celle que développe James Helgeson à propos de la musique lorsque celui-ci déconstruit l'opposition entre l'« ardeur » des corps et la « vertu » des âmes dans une sorte de *coincidentia oppositorum* constamment dynamisée (*Harmonie divine et subjectivité poétique chez Maurice Scève* [Droz, 2001], p. 105–30). Les deux derniers chapitres sont consacrés à Délie comme idole et comme « objet de plus haute vertu ». Hunkeler écrit de belles pages sur la force de l'anagramme (« Délie retournée », p. 228) et n'a pas de mal à montrer à quel point une théorie matérialiste de la vision vient contaminer le discours spiritualiste ambiant. Plus complexe que Ficin, Maurice Scève continue à employer la terminologie néo-platonicienne tout en réussissant à échapper à son emprise (p. 227).

Nous le savons : la réhabilitation du corps est à la mode en critique littéraire. On peut en juger par les titres récents dans la copieuse bibliographie qui figure à la fin de l'ouvrage (*Le corps à la Renaissance*, *Les mots du corps*, *La folie et le corps*, *Métamorphoses des corps*, *Libertés et savoirs des corps*, *The Body Embarrassed*, *The Body Emblazoned*, *The Body in Parts*, *Representations of the Body*, etc.). L'ouvrage de Thomas Hunkeler, qui possède l'art de la nuance, a le mérite d'user d'innombrables précautions pour aborder un sujet aussi périlleux. Son approche critique s'est façonnée auprès de grands maîtres et à la lecture de grands textes théoriques. On y reconnaîtra l'influence du *New Historicism* de Stephen Greenblatt, des *Préhistoires* de Terence Cave et du *Perpetuum mobile* de Michel Jeanneret. Que peut-on espérer de mieux quand le savant est aussi un écrivain de talent ? La conclusion emportera l'assentiment. Le corps réel de Délie a été transformé en corps poétique ; *Délie* pulvérise ses intertextes littéraires, philosophiques et scientifiques pour se constituer en « corps vif » : comme ce fut le cas chez Pétrarque, sa « vertu occulte » le fera revivre dans l'esprit de tout « suffisant lecteur ».

FRANÇOIS RIGOLOT, *Princeton University*